



L. MÉTHÉ

Le jour P

Mon fils venait d'obtenir son premier emploi d'été. Il jubilait. Deux semaines plus tard, ce serait la consécration : la première paie. Je me rappelais combien mon premier chèque de paie avait été important. Je me souvenais très bien de la sensation de liberté qui m'avait envahi ce jour-là. La première paie, c'est le sceau officiel du passage à la vie adulte. Le premier grand pas vers l'autonomie. La semaine qui avait suivi, j'en avais profité pour sombrer dans la consommation la plus idiote, m'acheter tous les trucs dont j'avais envie depuis longtemps. Je m'étais même égayé jusqu'à Toronto pour vibrer dans un grand concert rock. L'épargne, ce serait décidément pour plus tard, à la prochaine paie, peut-être. En fait, ce fut beaucoup plus tard. Évidemment, aujourd'hui je souhaitais que mon fils soit un peu moins bête que son père.

Le jour P était arrivé. J'attendais fébrilement mon grand à la maison pour fêter l'événement avec lui. Voilà donc qu'il se présente, la mine déconfitée et le regard sombre. Ce mélange de tristesse et de colère qui vous bloque les sons dans la gorge. Péniblement, les mots ont tout de même fini par sortir, comme une longue plainte : « Dis-moi, papa, pourquoi doit-on donner tant d'argent pour l'impôt, les cotisations et autres contributions ? Tout le monde dit qu'on en paie trop. Les commentateurs à la radio, à la télé, les gens dans la rue. Toi, qu'en penses-tu ? »

Pas de doute, mon fils venait d'entrer dans le monde des adultes. Je lui répondis par une question. C'est un vieux tic que j'ai développé depuis que mes enfants ont appris à poser des questions. En fait, j'ai toujours eu

« Le fascisme, la guerre
et la démagogie fleurissent
toujours dans le même
terreau : celui de l'ignorance
et des certitudes.
La solidarité, elle,
trouve plutôt sa source dans
le doute, l'ouverture. »

pour principe d'amener mes enfants à réfléchir plutôt que de donner des réponses toutes faites. Au mieux, je fournis des pistes. Mais attention ! les enfants apprennent vite à composer avec les tics de leur ascendance.

Cette manie de retourner les questions, je la tiens de mon paternel. Mon père n'était pas un intellectuel, mais s'il avait appartenu à une génération qui avait construit des presbytères moins grandiloquents et des bibliothèques mieux garnies,

peut-être qu'il l'aurait été. Je sais qu'on ne devrait jamais avoir à choisir entre le savoir et le sacré. Mon père, lui, a pourtant toujours affiché un net parti pris pour le savoir. Quand j'étais jeune, l'information entrait chez nous par toutes les portes. Mon père n'a jamais eu peur de comparer, confronter, argumenter. Aux questions existentielles de ses enfants, il répondait rarement, se contentant de nous fournir des bribes, en guise de réponse. Bref, il nous laissait le dur travail de réfléchir, de penser. C'était sa manière à lui de nous apprendre à vivre.

Mon fils, lui, vit dans un monde où l'expression paraît avoir pris le pas sur la réflexion. C'est du moins ce qu'on est porté à croire quand on écoute le bruit ambiant en provenance des médias. Mais je n'en suis pas sûr. Quand je vois mon fils faire ses recherches sur le Web, échanger dans des forums de discussion, analyser des arguments tirés de blogues, ces journaux personnels qui fleurissent sur Internet, je me dis que la différence avec hier, c'est que les sources d'information sont multiples, les points de vue plus diversifiés, et qu'il est sans doute aussi plus difficile de se faire une opinion. Il faut surtout rester méfiant envers les dogmes.

Je voudrais léguer le doute à mes enfants. Non par vanité, seulement par idéalisme. Parce que douter, c'est rester ouvert à l'autre, au monde des idées. Le fascisme, la guerre et la démagogie fleurissent toujours dans le même terrain : celui de l'ignorance et des certitudes. La solidarité, elle, trouve plutôt sa source dans le doute, l'ouverture.

Penser dans la société actuelle demande peut-être au fond davantage de courage qu'hier. Parce que penser, c'est accepter au départ d'avoir peut-être tort, d'être contrarié, ce qui n'est pas aisé dans un monde où l'on proclame plus souvent qu'on ne discute, où l'on demande à l'individu d'être parfait (plus exactement, d'avoir l'air parfait). Penser, c'est aussi accepter de bousculer le sens commun, de se faire une idée en propre dans le vacarme des idées reçues.

Ce sont ces considérations qui m'avaient amené à aiguillonner mon fils sur la délicate question des impôts. Je souhaitais bien sûr qu'il aille au-delà du discours convenu, qu'il développe sa propre analyse, en toute lucidité. Je voulais aussi m'enquérir de son rapport à l'argent, puisque c'était la première fois qu'il en avait tant.

Une semaine plus tard, je me risquai à lui poser les deux questions qui me brûlaient les lèvres : « Es-tu réconcilié avec l'idée de payer des impôts ? Et puis, au fait, qu'est-ce que tu as fait de ta première paye ? » Sur les impôts, il me dit qu'il était en train de « se faire une idée ». Pour le moment, il mettait en doute la répartition que les gouvernements faisaient de « son » argent (« beaucoup pour la santé, dit-il, bien peu pour l'environnement... »). Puis, il prit un air coquin et laissa tomber : « Au fait, toi, tu as fait quoi avec ton premier chèque de paye ? ». Je réussis tout juste, et avec grand peine, à grommeler une boutade adolescente, un petit grognement d'exaspération que je traduirai ici par : « On en reparlera, veux-tu ? »

Hervé Anctil



J.-M. VILLENEUVE



L. MÉTHÉ